



ÉVÉNEMENT

Les bénéficiaires d'une prise en charge précoce

— Ces dernières années, les progrès dans le traitement des AVC ont permis d'augmenter les chances de survie et de récupération des patients. À condition qu'ils soient pris en charge très rapidement.

Comme chaque année à l'approche de la Journée mondiale de l'AVC, la Société française neuro-vasculaire (SFNV) se mobilise pour sensibiliser la population aux bons réflexes. Premier message : «*Chaque minute compte*».

«*La prise en charge précoce est déterminante, pour la survie du patient et pour la suite*», insiste sa vice-présidente, la professeure Sonia Alamowitch. D'où la nécessité d'en connaître les signes caractéristiques : déformation de la bouche, faiblesse d'un côté du corps, troubles de la parole apparaissant brutalement... Autre message, plus difficile à faire passer : «*On peut être touché à tous les âges.*»

À la tête des urgences neuro-vasculaires de l'hôpital Saint-Antoine et de la Pitié-Salpêtrière, à Paris, Sonia Alamowitch regrette que «*ce diagnostic soit peu évoqué avant 70 ans, alors qu'un accident sur quatre survient avant 65 ans*». Et si la plupart des victimes ont un profil à risque, certains sont de jeunes adultes sans antécédent particulier. Voire des enfants. «*Mais les cas sont rares, une centaine par an*», rassure la neurologue.

En France, le développement des unités neuro-vasculaires (UNV), dans les années 1990, a permis d'améliorer le pronostic vital des patients grâce à une prise en charge pluriprofessionnelle. Il en existe aujourd'hui 135, réparties sur le territoire. Si l'Académie nationale de médecine a récemment alerté sur des difficultés d'accès dans certaines zones, «*la couverture est plutôt bonne*», estime Jean Paysant, professeur de médecine physique et de réadaptation et directeur de l'Institut régional de réadaptation de Nancy. Reste que la capacité à récupérer varie beaucoup d'une personne à l'autre. «*Quand on est jeune et en bonne santé, l'AVC est évidemment un gros coup de tonnerre car c'est très inattendu. Mais le terrain sous-jacent étant souvent bon, on se remet plus facilement*», explique Jean Paysant. Cela tient à ce qu'on appelle la plasticité cérébrale. «*Chez les moins de 50 ans, le cerveau a une plus grande capacité de récupération. Malgré le fait qu'une zone soit détruite, il parvient à réorganiser ses connexions, et à compenser le déficit*», décrit Sonia Alamowitch.

Les personnes plus âgées, elles, ont généralement plus de difficultés à récupérer car leur plasticité est moins bonne et leur «*schéma de santé*» moins favorable. Surtout, elles ne peuvent pas bénéficier des récentes techniques de prise en charge, comme la thrombolyse intraveineuse. Celle-ci consiste à injecter, dans les toutes premières heures après l'AVC, une substance

qui permet de dissoudre le caillot bouchant l'artère du cerveau. *«D'immenses progrès ont été faits ces vingt dernières années pour régler l'aigu, mais ce sont des actes agressifs qui sont contre-indiqués pour les personnes âgées»*, indique le professeur Paysant.

Si la bonne récupération dépend directement de la qualité de la prise en charge, l'implication du patient au moment de la rééducation est déterminante pour la suite. *«Nous, médecins de réadaptation, ne faisons qu'accompagner les patients, mais ce sont eux qui font tout le travail»*, insiste le professeur Paysant, qui mise sur l'éducation thérapeutique des patients, grâce à de petits exercices à faire chez soi, dans un cadre plus motivant que celui d'un centre de rééducation. *«Il y a quelques années, quand j'étais interne, c'était rarissime de voir un patient retrouver une activité professionnelle. Aujourd'hui, certaines personnes, notamment les plus jeunes, arrivent à réintégrer leur activité antérieure ou une activité adaptée, mais en milieu ordinaire»*, se félicite-t-il.

Il regrette néanmoins que subsistent chez beaucoup *«des stigmates intérieurs»*, invisibles mais coriaces. Selon Sonia Alamowitch, environ 30 % des personnes ayant survécu à un AVC présentent des troubles de l'humeur ou des symptômes dépressifs. D'autres se débattent avec un stress post-traumatique. *«Même quand on s'en remet bien, cet événement est une source de grande vulnérabilité»*, insiste la médecin. *L'accompagnement psychologique se doit donc lui aussi être à la hauteur.»*

Jeanne Ferney

Si la plupart des victimes ont un profil à risque, certains sont de jeunes adultes sans antécédent particulier.